

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN
DE LA
SECTION HISTORIQUE

T. I—XXI (1913—1939) SOUS LA DIRECTION DE N. IORGA

TOME XXII. 2

PUBLIÉ PAR LES SOINS DU SECRÉTAIRE DE LA SECTION

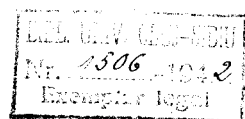
N. BĂNESCU
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

EXTRAIT

LA DOMINATION BYZANTINE À
MATRACHA (TMUTOROKAN), EN
ZICHIE, EN KHAZARIE ET EN
„RUSSIE“ À L'ÉPOQUE DES
COMNÈNES

PAR

N. BĂNESCU



LA DOMINATION BYZANTINE A MATRACHA (TMU-TOROKAN), EN ZICHIE, EN KHAZARIE ET EN «RUSSIE» A L'ÉPOQUE DES COMNÈNES

(Communication. — Séance du 8 novembre 1940)

On connaît aujourd'hui le rôle politique important que jouèrent en Orient les Khazares, entre le VII^e et le IX^e siècle. Ils formèrent un État qui a dominé, à cette époque, les vastes steppes du Nord du Caucase et du Pont-Euxin.

Perspicace et active, la diplomatie byzantine entretint avec eux des relations étroites et les employa souvent pour ses buts militaires. Des alliances furent conclues par l'empire avec les puissants khagans, raffermies quelquefois par des mariages entre les cours des deux peuples. L'empereur Théophile fit construire pour eux, en 833, la forteresse Sarkel, sur le Don et, peut-être, — comme il paraît résulter de certaines sources, — toute une série de fortifications entre le Don et le Volga. Théoctiste, le ministre tout-puissant de l'impératrice Théodora, a continué la politique d'amitié avec l'État khazare et, sous le règne de Michel III, la mission chrétienne du « philosophe » Constantin fut envoyée (860—861) auprès du khagan.

Cette politique de Byzance envers les Khazares, rarement interrompue par les circonstances, changea seulement au X^e siècle, lorsque les Petchénègues devinrent le facteur politique principal au Nord du Pont. Ce sont eux qui tiennent maintenant la première place dans les calculs de la diplomatie byzantine; les recommandations, consignées par Constantin VII pour son fils, dans son ouvrage connu sous le titre de *De Administrando imperio*, nous le prouvent suffisamment: les premiers huit chapitres de l'ouvrage sont consacrés aux seuls Petchénègues. Les rapports de l'empire avec les Khazares

perdent maintenant de plus en plus de l'importance qu'ils ont eue auparavant. En moins d'un siècle, ces rapports deviennent même hostiles; au commencement du XI-e siècle, nous allons le voir, une expédition byzantine sera envoyée contre la Khazarie, qui ne pourra plus résister.

I

Tous ces faits nous sont assez bien connus; ils ont été enregistrés par les sources byzantines et orientales. Mais ce qu'on n'a pas su jusqu'à présent, c'est que *Byzance a gouverné, à une certaine époque, effectivement, en Khazarie, et, très probablement, en Russie*. Quant à Matracha, il y avait quelques vagues indications dans les sources russes.

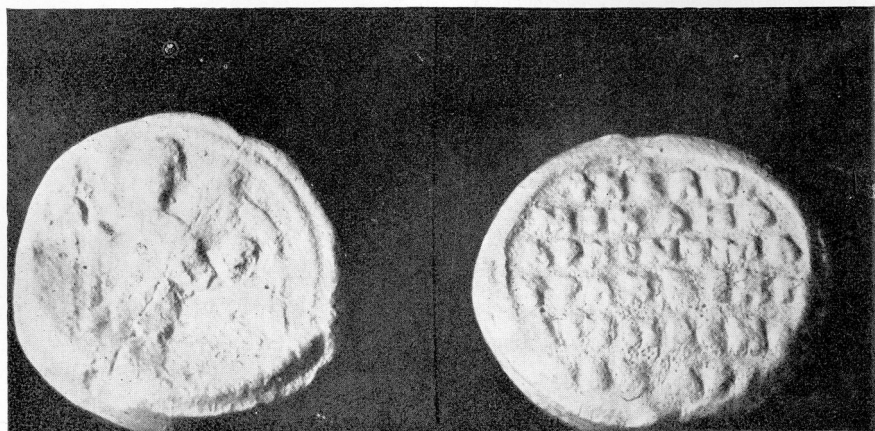
En ce qui concerne la Khazarie, la chose est absolument sûre. Ce renseignement précieux nous est donné par la légende d'un sceau de plomb inédit, conservé dans la collection du Musée de Berlin. Notre éminent ami et collègue de l'Institut français de Bucarest, R. P. V i t a l i e n L a u r e n t, s'est procuré, pour la vaste publication qu'il a entreprise, les moulages de la collection berlinoise, très peu étudiée jusqu'à l'heure présente. Le R. P. L a u r e n t a eu l'obligeance de mettre à notre disposition, pour l'étudier, l'exemplaire unique du sceau concernant la Khazarie. Nous nous faisons un agréable devoir de lui exprimer, à cette occasion, notre vive gratitude.

Le sceau, d'une belle facture technique, présente, sur le *droit*, le type traditionnel de l'Archange Michel, à moitié effacé. Les sigles qui entourent d'habitude le type iconographique ont disparu. Sur le *revers*, de beaucoup mieux conservé, on lit, sur sept lignes, la légende suivante, précédée par la croix:

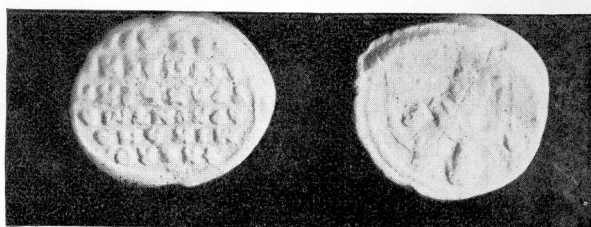
† KE RΘ,
 ΜΗΧΑΗΛ
 ΑΡΧΟΝΤ,ΜΑ
 ΤΡΑΧ, ΣΙΧΙ
 ΑCΠΑCΗC
 [X]ΑΔΑΡΙ
 [ΑC]

† Κ(ύρι)ε β(οή)θ(ει)
 Μηχαήλ
 ἄρχοντ(ι) Μα-
 τράχ(ων) Σιχι-
 ας (καί) πάσης
 [X]αζαρί-
 [ας].

N. Bănescu, *La domination byzantine à Matracba (Tmutorokan), en Zicbie, en Khazarie et en « Russie » à l'époque des Comnènes.*



BCU Cluj / Central University Library Cluj
Le sceau agrandi.



Le sceau, grandeur naturelle.

En traduction: «Seigneur, aide M i c h e l, archon de Ma-tracha, de Zichia et de toute la Khazarie ».

Nous avons donc devant nous le sceau d'un archon byzantin, chef militaire de ces trois territoires de l'Est du Pont réunis sous son commandement. L'inscription ne renferme, malheureusement, aucune donnée chronologique qui nous permette de la dater avec précision; mais la facture du sceau, le caractère des lettres bien proportionnées et gravées avec soin nous font le dater, avec beaucoup de vraisemblance, de la fin du XI-e ou le commencement du XII-e siècle. R. P. Laurent, bon connaisseur en la matière, confirme cette date; quelques exemplaires de sa collection, provenant de cette époque, présentent exactement les mêmes caractères.

On constate ainsi que, vers l'an 1100, l'empire byzantin avait pris possession de ces régions situées entre le Caucase et la mer d'Azov. Les circonstances dans lesquelles ce résultat fut atteint nous sont totalement inconnues. Mais nous savons qu'une action constante a été exercée de Byzance, au cours du XI-e siècle, dans ces parages. Elle commence avec B a s i l e II, qui, durant son règne si long et mouvementé, guerroya avec une implacable énergie à toutes les frontières de l'empire. Il conduisit des campagnes glorieuses au Caucase, après la mort du grand couropalate D a v i d (1001). Peu de temps après la mort de B a s i l e II, l'empire avait dans ces lieux un *duc d'Ibérie*, qui faisait la guerre contre les dynastes locaux et contre les Turcs seldjoucides. B a s i l e II envoya même une expédition au-delà du Caucase, contre la Khazarie. Dans ces conditions, l'extension de l'empire dans les régions voisines de la mer Noire et de la mer d'Azov ne peut pas nous surprendre.

* * *

Matracha se trouvait dans la péninsule de Taman, sur la rive orientale du détroit qui réunit le Pont à la Maiotis. Cette ville apparaît dans les sources byzantines sous le nom de Ταμάταρχα, τὰ Μάτραχα (chez les Russes: Tmutorokan). A l'époque du géographe arabe Édrisi (vers la moitié du XII-e siècle), elle était un centre très peuplé et florissant,

plein de bazars, rassemblant à ses foires des gens de toute la contrée voisine et des pays les plus lointains. Située sur les bords d'une grande rivière (le Kouban), elle était entourée de nombreux villages ¹⁾. Tout cela nous montre l'importance commerciale de cette station à l'entrée de la mer d'Azov.

Dans un article récent sur le christianisme des Russes avant saint Vladimir, M. V. Mošin croit que le knezat russo-normand, placé par les sources orientales du IX-e siècle dans une île, près de l'État khazare, doit être situé dans la péninsule de Taman ²⁾. La grande expansion russo-normande, poussée vers l'Orient dès que les Arabes eurent ouvert dans l'Est européen les voies de commerce, sur le cours des grandes eaux, aurait abouti à Taman, où elle aurait fondé le knezat de Tmutorokan.

M. Mošin exprime la même opinion dans d'autres études ³⁾; il croit même que les campagnes russes de 912 et de 943—4, même la célèbre attaque de 860 sur Constantinople, sont parties de Matracha—Tmutorokan.

Mais nous savons quel prix attacher aujourd'hui à ce qu'on appelle la *Correspondance khazare*, qui est à la base de la plupart de ces études. Suspecté à beaucoup de savants autrefois, son authenticité a été sérieusement compromise par M. H. Grégoire ⁴⁾. D'ailleurs, — M. Mošin le reconnaît lui-même, — on ne connaît aucune source qui puisse confirmer l'existence d'une principauté russe à Taman, au IX-e ou X-e siècle. C'est seulement le procès de colonisation normande en Orient qui entraîne M. Mošin à présumer l'existence de cette principauté.

Cependant, cette opinion est contredite par le rapport de Gaīhānī, enregistré par Marquart, rapport qui se réfère à la première moitié du IX-e siècle et d'après lequel

¹⁾ *Géographie d'Edrissi*, trad. par P. A. Jaubert, t. II, Paris, 1840, pages 395 et 400.

²⁾ *Hristianstvo v Rossii do sv. Vladimira*, Extrait de *Vladimirskij Sbornik* (988—1938), Belgrad, 1938, pp. 7—8.

³⁾ Voir le compte-rendu du livre de M. Brutzkus (« La lettre du juif khazare du X-e siècle », en russe, Berlin, 1924), *Sem. Kondakovianum*, II, Prague, 1929; *Les Khazares et les Byzantins d'après l'anonyme de Cambridge*, Byzantion, VI (1931), 309—325; *Les Normands dans l'Europe orientale et l'origine de la Russie* (en russe), *Byzantinoslavica*, III (1931), 285—307.

⁴⁾ *Le « Glozel » khazare*, Byzantion, XII (1937), 255—266.

τὰ Μάτραχα était à cette époque une ville byzantine ¹⁾. Quant à l'expédition dirigée en 912 par les Russes dans la Caspienne, nous la connaissons bien par la description de Mas'ūdī, et les détails que celui-ci nous en donne exclut l'existence d'un État russe à Matracha—Tmutorokan. Le géographe arabe nous fait ce récit dans le but de prouver combien était fausse l'opinion de ceux qui croyaient que le Pont et la Maiotide avaient une communication avec la mer des Khazares (i. e. de la Caspienne).

Après l'an 300 (912/913), écrit-il, presque 500 vaisseaux, ayant chacun 100 hommes, ont descendu au canal du Pont, qui est en communication avec le fleuve des Khazares. Ils y trouvèrent des troupes du roi des Khazares, qui devaient repousser les attaques venues de cette mer ou de la steppe qui se continue du fleuve des Khazares jusqu'au canal du Pont . . . Les Russes demandèrent au roi la permission de passer par son pays, de descendre le fleuve et d'entrer dans la mer des Khazares, en lui promettant la moitié du butin qu'ils devaient arracher aux peuples qui habitaient de ce côté là. Le roi y consentit, et les Russes entrèrent au canal, touchèrent à l'embouchure du fleuve, allèrent plus loin, pour arriver au fleuve des Khazares qu'ils descendirent jusqu'à la ville d'Itil, d'où ils passèrent dans la mer des Khazares. Leurs vaisseaux s'y répandirent et pillèrent les contrées de la côte: Gēl, Dēlum, Tabaristān, Abaskūn, Bakou, Adarbaigān. Ils y ont massacré les hommes, ont traîné en captivité des femmes et des enfants et, après un séjour de trois mois dans les îles de Bakou, chargés de butin, ont repris le chemin vers les bouches du fleuve des Khazares, où ils rendirent au roi ce qu'ils lui avaient promis. Mais les Musulmans du pays, révoltés d'une expédition contre leurs coreligionnaires, prirent les armes et montèrent le fleuve à la poursuite des Russes, en les forçant de quitter les navires et de prendre position pour combattre. La lutte dura trois jours, les Russes furent tués ou noyés en grande partie. Cinq mille se sauvèrent, se rembarquèrent et se dirigèrent vers le territoire de Burtās (Mordwins); ils

¹⁾ *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 164.

quittèrent leurs navires et prirent la voie de terre. Mais les uns furent tués par les Burtās, les autres, en traversant le pays des Burgars musulmans (des Bulgares du Volga), périrent sous leur glaive¹⁾.

Ce récit est clair. Si l'expédition des Russes était partie de Matracha—Tmutorokan, comme le veut M. Mošin, ils se seraient rendus chez eux par la même voie, et n'auraient pas pris la direction du Nord, sur le Volga. I. Marquart s'est arrêté longuement sur ce passage de Mas'ūdī et a fait voir, avec pénétration, qu'il ne peut être compris qu'en admettant que les Russes sont venus par le Dniéper dans la mer Noire, qu'ils ont contourné la Crimée et ont trouvé, au détroit qui sépare la Maiotis, la garnison du prince khazare, qui ne pouvait être que dans la péninsule de Taman, l'ancienne Ταμάταρχα. S'étant mis d'accord avec le Khagan, ils ont passé le canal (Jeni-kalé) et ont atteint, par la mer d'Azov, la bouche du fleuve (du Don). Ils ont monté ensuite le fleuve jusqu'à Wolok, l'endroit le plus étroit entre le Don et le Volga, à travers lequel ils ont traîné leurs vaisseaux, pour les jeter sur le fleuve des Khazares (le Volga), qu'ils ont descendu jusqu'à la Caspienne.

La voie naturelle des Russes vers la Khazarie était, en effet, comme le Porphyrogénète le remarque de son côté, sur l'eau. Elle menait d'ordinaire sur le Dniéper et le Volga²⁾.

Un changement s'est produit dans la situation de ces endroits dans la seconde moitié du X-e siècle. En 965, Sviatoslav, le grand-prince de Kiev, a remporté dans ces régions des victoires sur les Khazares, en soumettant aussi les Iasi (Ossètes) et les Kassogues (Tcherkesses) du Caucase. Il a imposé, croit-on, la suprématie russe à Matracha—Tmutorokan³⁾. Mais la chronique russe se tait complètement à cet égard, et M. Mošin a fait voir, avec un grand luxe d'arguments, les motifs qui poussèrent le grand prince de Kiev à

¹⁾ La description est traduite par Marquart, *o. c.*, Excurs III, p. 330 sq.

²⁾ C. A. Macartney, *On the Black Bulgars*. Byz.-neugr. Jahrbücher, VIII (1931), 150—158.

³⁾ *The Cambridge Medieval history*, IV (The Eastern Roman empire, 717—1453), Cambridge, 1923, pp. 207—208. Ibn Hauqal nous parle aussi de cette expédition: v. D'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, Paris, 1828, p. 21.

ne pas toucher à Tmutorokan. L'organisation d'une principauté russe dans cette péninsule n'a pu être réalisée, à son avis, qu'au temps de Vladimir¹⁾. La domination russe y apparaît, en effet, dans le premier quart du XI-e siècle: d'après une chronique russe, Mstislav, fils de Vladimir, érigea, en 1022, à Tmutorokan une église en pierre, dédiée à la Sainte Vierge, en signe de reconnaissance pour sa victoire contre les Kassogues²⁾.

Cette principauté russe s'est conservée, durant le XI-e siècle, dans des circonstances que les chroniques indigènes, vu la confusion des luttes qui ont troublé à cette époque les petits États russes, ne relatent pas d'une manière tout à fait claire. Dans les dernières années du XI-e siècle, elle disparaît complètement; les sources du pays n'en font plus mention. Heyd mettait cette disparition en relation avec l'envahissement des Polovtses³⁾. Mais ceux-ci n'étaient pas descendus jusque dans ces parages vers le Sud⁴⁾, et la seule explication qu'on puisse en donner c'est l'installation de la domination byzantine à Matracha, à la place des Russes.

M. Mošina a exposé, avec beaucoup de clarté, les circonstances politiques et religieuses de l'existence de cette principauté. Il a montré en quelles conditions Oleg Sviatoslavič, vaincu dans sa lutte contre le grand prince Isiaslav, fut livré par les habitants de Tmutorokan aux Grecs, qui l'exilèrent à Rhodes. Mis en liberté, en 1083, il retourna, peut-être à l'aide des Byzantins, à Tmutorokan, expulsa les princes David et Volodar qui s'y étaient installés, exécuta ceux qui étaient coupables de l'assassinat de son frère Romain, et resta à la tête de la principauté jusqu'en 1094, date à laquelle il la quitta, pour prendre possession de Černigov. A sa retraite, Matracha passa au

¹⁾ *La Russie et la Khazarie sous Sviatoslav* (en russe), Seminarium Kondakovianum, V (1933), p. 207.

²⁾ N. de Baumgarten, *Chronologie ecclésiastique des terres russes du X-e au XIII-e siècle*. Orientalia Christiana, t. XVII, 1 (Roma, 1930), p. 34.

³⁾ *Histoire du commerce du Levant au moyen-âge*, ed. F. Raynaud, I (réimpression), Leipzig, 1923, p. 206.

⁴⁾ Cf. D. A. Rassovskij, *Половцы*, III, Sem. Kondakov., X (1938).

pouvoir de Byzance ¹⁾. Ce fait trouve maintenant une brillante confirmation dans la légende de notre sceau, daté de la même époque. A la suite du départ d'Oleg, A l e x i s I - e r C o m n è n e, qui l'avait libéré et peut-être aidé à s'installer à Matracha, prit possession de ce territoire et y nomma un ἀρχων byzantin, ayant aussi sous son commandement les pays voisins de Zichie et de Khazarie.

En effet, un peu plus tard, au temps du règne de M a n u e l C o m n è n e (1143—1180), nous avons la preuve certaine de la domination byzantine à Matracha. L'accord de l'empereur avec les G é n o i s, conclu en 1169, fait mention de ce territoire comme d'une possession de l'empire. L'original de l'acte ne nous a pas été transmis, mais il a été intercalé dans le diplôme donné par I s a a c A n g e l o s, en 1192, pour confirmer les privilèges accordés aux G é n o i s par son prédécesseur. On stipule, entre autres choses, dans le chrysobulle de l'empereur M a n u e l : «*que les vaisseaux génois aient la liberté de faire le commerce dans tous les territoires de n'importe quelle part de notre Majesté, excepté la Rosia et Matracha, si quelque décision spéciale de notre Majesté ne leur eût concédé ce droit* » (ἵνα δὲ ἔχωσιν ἐπ' ἀδείας τὰ γενουῖτικὰ πλοῖα πραγματεῦσθαι ἐν πάσαις ταῖς ὁπουδῆποτε χώραις τῆς βασιλείας μου ἄνευ τῆς Ῥωσίας καὶ τῶν Ματράρχων, εἰ μὴ ἴσως ῥητῶς ἔστιν, ὅτε καὶ τοῦτο ἐκχωρηθῆι τούτοις παρὰ τῆς βασιλείας μου) ²⁾).

T o m a s c h e k admet que les ports de la côte taurique et la région des montagnes des Goths se trouvaient en la possession de M a n u e l, qui a pu ajouter ainsi à ses titres celui de Γοτθικός. Bosphoros était aussi byzantine, puisque I s a a c A n g e l o s (1185—1195) restaurait les fortifications tombées en ruine de la cité ³⁾. Or, telle étant la situation en

¹⁾ Nicolas évêque de Tmutarakan (en russe), Sem. Kondakov., V (1932), pp. 58—59.

²⁾ Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, III (Vindobonae, 1865), pp. 25—37. Cf. F. Dölger, *Regesten*, II, Teil No. 1488 (p. 82).

³⁾ *Die goten in Taurien* (Etimologische Forschungen über Ost-Europa und Nord-Asien, I), Wien, 1881, p. 41. L'auteur mentionne l'inscription qui s'y réfère (CJG., No. 8740). Latyšev s'en occupe aussi (*Pontika*, Sanctpetersburg, 1909, p. 201 sq., mais ses arguments en faveur de Maurice (on ne voit sur la pierre que la finale ΚΙC du nom de l'empereur, ce qui, à son avis, conviendrait mieux à ΜΑΥΡΙΚΙC) ne sont pas acceptés.

Crimée, la domination byzantine au-delà du détroit, sur la rive orientale, ne pouvait que s'imposer. Elle s'y était installée quelque temps avant le règne de Manuel, comme notre sceau le prouve, et s'était étendue, à la même époque, plus au Nord, dans le territoire mentionné, à côté de Matracha, par le terme de 'Ρωσία et qui ne peut désigner, comme Heyd le propose, que la contrée de l'embouchure du Don. Mais nous allons revenir sur cette question.

La longue influence byzantine exercée à Matracha transforma la région qui, dans la première moitié du XIII-e siècle, présentait l'aspect d'un territoire grécisé. Les missionnaires envoyés en 1230 par les Hongrois de la Theiss chez leurs frères païens du Volga ont passé par «Matrica» et y ont trouvé un prince, une population et un clergé de culture grecque ¹⁾.

Zichia était le pays qui s'étendait le long de la côte orientale du Pont, au Sud de Matracha. L'influence byzantine s'était exercée ici, par le pays des Lazès, dès l'époque de Justinien. Les relations confessionnelles toujours constatées aux siècles suivants attestent cette influence. Dans la liste des évêchés attribuée à Saint Epiphane et datée du VII-e siècle, les sièges archiépiscopaux autocéphales de Cherson, de Bosphoros et de Nikopsis appartiennent au diocèse de Zichie. La frontière du Nord de ce pays était marquée, selon la description du Porphyrogénète, par le fleuve Οὐκρούχ (identifié par Marquart avec la bouche la plus méridionale du Kouban) ²⁾, qui sépare la Zichie de Tamatarcha (ὁ διαχωρίζων τὴν Ζιχίαν καὶ τὸ Ταμάταρχα). De cette bouche du Kouban jusqu'au fleuve Nikopsis, où se trouve aussi une ville de ce nom, court le pays de Zichie, ajoute l'empereur ³⁾. Il formait avec Matracha une étroite unité religieuse: la *Notitia* du temps de Tzimisces inscrit à la 50-me place parmi les archevêchés autocéphales: ὁ Ματράχων ἦτοι Ζιχίας ⁴⁾. Cette

¹⁾ Heyd, *o. c.*, p. 207, n. 5.

²⁾ *O. c.*, p. 57, n. 3.

³⁾ *De adm. imp.*, chap. 42, p. 181, ed. Bonn.

⁴⁾ Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae Episcopatum*, München, 1901, p. 572, No. 118.

unité religieuse des deux territoires voisins fait place, dans la légende de notre sceau (vers le commencement du XII^e siècle) à une unité politique, sous le commandement d'un même chef militaire délégué par l'empereur.

Reste à déterminer maintenant le sens géographique du terme de *Khazarie*, qui figure, en troisième lieu, sur notre petit monument.

Vers la fin de ses guerres avec les Bulgares (1016), Basile II envoya une flotte en Khazarie, sous la conduite de Bardas Mongos, fils d'Andronic Lydos. L'information se trouve chez Skylitzes-Kedrenos, qui ajoute que cette expédition, à l'aide de Sphengos, «frère de Vladimir», le beau-frère de l'empereur, soumit le pays (ὕπεταξε τὴν χώραν).¹⁾ Le chef khazare, Georgios Tzoulos, tomba en captivité dès la première rencontre. En commentant cette nouvelle du chroniqueur byzantin, G. Schlumberger, dans son excellent ouvrage sur le règne du Bulgaroctone, estime que ce Tzoulos, «au nom barbare grécisé, était simplement un archôn ou chef local, peut-être l'archôn des territoires khazares en Crimée»²⁾. Faute de toute information sur les causes de l'expédition et sur l'endroit où les combats se sont déroulés, — les chroniques russes ne font même pas mention de cette expédition — le savant français ne fait que partager une opinion qui avait déjà été exprimée avant lui. Tomaschek, en effet, plaçait l'expédition de Basile II en Crimée, en considérant que les Khazares possédaient «probablement» de petites dépendances dans la moitié d'Est de la péninsule. Ces dépendances, croit-il, ont été perdues définitivement en 1016³⁾. Dans son travail sur les Goths de Crimée, M. A. Vasilev affirme aussi comme un fait certain que l'expédition de Mongos s'est dirigée en Crimée, «parce que, ajoute-t-il, Khazaria ou Gazaria a été le nom donné à la Crimée au Moyen-âge, vu que les Khazares y avaient dominé auparavant»⁴⁾. Le savant russe estime, de même que

¹⁾ II, 464, ed. Bonn.

²⁾ *Basile II le tueur-de-Bulgares*, Paris, 1900, pp. 367—8.

³⁾ *Die Goten in Taurien*, p. 32.

⁴⁾ *The Goths in the Crimea*, Cambridge-Massachusetts, 1936, p. 134.

T o m s c h e k, que l'expédition byzantine poursuit le but d'expulser de Crimée les derniers restes des Khazares hostiles à l'empire. Mais c'est bien peu probable, parce que la domination khazare s'était déjà retirée, à cette époque, de Crimée, rejetée à l'Est par les Petchénègues ¹⁾. Vers le milieu du X-e siècle déjà, lorsque l'empereur Constantin VII composait son ouvrage sur l'Administration de l'empire, on ne parle plus des Khazares en Crimée. L'empereur nous dit expressément quelque part que « la Patzinakie se trouve à cinq journées du pays des Ouzes et de la Khazarie » (ἀπόκισται δὲ ἡ Πατζινακία ἐκ μὲν Οὐζίας καὶ Χαζαρίας ὁδὸν ἡμερῶν πέντε); « elle est tout près de Cherson. ajoute-t-il, et plus près encore de Bosporos » (καὶ εἰς Χερσῶνα μὲν ἔστιν ἔγγιστα, εἰς δὲ τὴν Βόσπορον πλησιέστερον) ²⁾. Les Petchénègues habitaient au temps de Constantin VII des deux côtés du Dniéper, touchant à l'Ouest aux rivières de notre Moldavie. Ils avaient pénétré en Crimée aussi, et s'étaient rendus maîtres de la contrée jusqu'à la ville de Cherson, comme il résulte d'un autre passage du même écrivain. Dans le chapitre 42 de son ouvrage, après avoir énuméré les cours d'eau qui traversent le territoire situé entre le Danube et la forteresse de Sarkel, le Porphyrogénète marque précisément la situation géographique des Russes, qui habitent les contrées sur le haut cours du Dniéper; mais « la Patzinakie, continue-t-il, domine toute la terre de la Russie aussi bien que du Bosporos, jusqu'à Cherson » (ἡ δὲ Πατζινακία πᾶσαν τὴν γῆν τῆς τε Ῥωσίας καὶ Βοσπόρου κατακρατεῖ, καὶ μέχρι Χερσῶνος ³⁾). Par conséquent, si la Khazarie contre laquelle Basile II envoyait son expédition devait être cherchée en Crimée, il y aurait contradiction avec le texte de Constantin VII. Nous ne voyons plus comment les Petchénègues, maîtres sur les rives du haut Dniéper et sur le territoire du Bosphore jusqu'à Cherson, pourraient être à cinq journées de la Khazarie; car la situation constatée à

¹⁾ M. Vasiliév l'affirme lui-même dans un autre endroit de son ouvrage. V. o. c., pp. 116 et 127.

²⁾ *De adm. imp.*, chap. 37, p. 166, 11 sq., cd. Bonn.

³⁾ *Ibid.*, p. 179, 18 sq.



l'époque du Porphyrogénète n'avait pas changé dans ces parages. À cette distance de cinq journées de marche, par rapport aux Petchénègues, c'était la vraie Khazarie qui se trouvait, située entre le Don, le Pont et la Caspienne.

Le nom de « Gazaria » qu'on rencontre de beaucoup plus tard pour la Crimée, chez les Génois, ne prouve autre chose que le souvenir de la longue domination khazare d'autrefois dans cette péninsule. Au XI-e siècle la dénomination n'a pas été employée pour la Crimée ¹⁾. La Khazarie était en fait ce territoire qui s'étend à l'Est de la mer d'Azov et du Don jusqu'à la Caspienne, longtemps appelée « la mer des Khazares ». C'est de là que ceux-ci se sont étendus, vers la fin du VII-e siècle, de l'autre côté de Kertch, en Crimée, où leur domination a été effective dans le courant du VIII-e siècle. Le centre de la puissance khazare s'est toujours situé entre le Don et la Caspienne, incluant la steppe vers le Sud où le Porphyrogénète trouve les Khazares au X-e siècle. Dans le *De adm. imperio*, chap. 10, Περὶ τῆς Χαζαρίας, l'empereur nous dit que le souverain d'Alanie peut faire la guerre aux Khazares, parce que « les neuf régions de la Khazarie sont voisines de l'Alanie » (ὅτι τὰ ἐννέα κλίματα τῆς Χαζαρίας τῇ Ἀλανίᾳ παράκεινται). ²⁾ Ce que l'empereur consigne dans le chap. 11 prouve que, dès la moitié du X-e siècle, les Khazares n'étaient plus maîtres de la Crimée. C o n s t a n t i n VII affirme, en effet, que le prince d'Alanie, ὁ ἐξουσιοκράτωρ Ἀλανίας, était en état de leur faire beaucoup de mal, en les attendant aux carrefours des chemins et en les attaquant par surprise au moment de leur passage vers Sarkel, vers les régions de la Crimée et vers Cherson (ἐν τῷ διέρχεσθαι πρὸς τε τὸ Σάρκελ καὶ τὰ κλίματα καὶ τὴν Χερσῶνα). Un autre chapitre (VI) nous fait connaître que les Petchénègues, voisins de la ville de Cherson, étaient les intermédiaires du commerce de cette ville avec la Russie, la Khazarie

¹⁾ E. Skrzinska, *Inscriptions latines des colonies génoises en Crimée*. Atti della soc. ligure di storia patria, t. LVI, Genova 1928, p. 8.

²⁾ P. 80, ed. Bonn.

et la Zichie ¹⁾, ce qui prouve encore qu'il n'y avait plus de Khazarie en Crimée.

Si telle était la situation, à cette époque, elle n'a pas pu changer après soixante cinq ans, car rien ne peut être invoqué dans cet intervalle en faveur d'une restauration de la puissance khazare en Crimée. En 965, le grand-prince russe S v i a t o s l a v, on l'a vu, entreprit une expédition contre les Khazares, les vainquit et leur prit la ville *Bélavěža*, qui n'est pas Sarkel, comme on l'a cru souvent, mais, comme M a r q u a r t l'a démontré, l'İtil, aux bouches du Volga, la résidence, en ce temps, du khagan. La ville s'appelait en turc *Saryğsar* (« la ville blanche » ou « jaune ») ²⁾. S v i a t o s l a v se porta ensuite vers le Sud et battit les Iases (Alains ou Ossètes) et les Kassogues (Tcherkesses) ³⁾ et retourna à Kiev. Les sources arabes nous donnent le même cours des opérations: I b n H a u q a l, qui met l'expédition quelques années plus tard, nous montre les Russes dévastant aussi Semender, l'ancienne résidence du khagan ⁴⁾. Cette dernière ville se trouvait, d'après les indications d'Edrisi, à huit journées d'İtil ⁵⁾. Le grand-prince de Kiev ne chercha donc pas les Khazares en Crimée, où ils auraient été plus près de lui. L'invasion se fit dans l'ancien pays des Khazares, entre le Don, le Pont et la mer Caspienne, où il est mentionné plus tard aussi par le géographe Edrisi. En parlant de la Khazarie, celui-ci affirme, en vérité, que « c'est un grand pays, situé entre les deux mers (la Caspienne et le Pont) », ayant ces villes principales: Semender, au-delà de Bab-el-abwab (Derbend), Balendjour, Beïdha et Khalidj ⁶⁾.

Vers le commencement du XI-e siècle, la domination byzantine s'était affirmée de nouveau en Crimée. Nous avons la preuve qu'elle s'était restaurée à Bosphoros aussi. S c h l u m b e r g e r a publié, en 1895, le sceau de plomb d' Ἀρχάδιος

¹⁾ P. 71.

²⁾ O. c., pp. 1—2. Cf. P l a t o n o v, *Hist. de la Russie*, Paris, 1829, p. 42.

³⁾ Ils occupaient maintenant la steppe au Sud du Kouban. Voy. C. A. M a c a r t n e y, *On the Black Bulgars*, Byz.-neugr. Jahrbücher, VIII (1931), p. 153.

⁴⁾ A p. D' O h s s o n, *Des peuples du Caucase*, Paris, 1828, p. 198.

⁵⁾ *Géographie*, p. 402.

⁶⁾ *Ibid.*, 402.

πρωτοσπαθάριος και στρατηγός Βοσπόρου,¹⁾ daté par lui de la fin du X-e ou du commencement du XI-e siècle. Il correspond donc justement à l'époque qui nous intéresse. Le savant français, surpris par ce nom, estime qu'il se rapporte au Bosphore de la Thrace: « c'est pour la première fois, dit-il, que je rencontre sur un sceau byzantin le nom du bras de mer célèbre qui sépare l'Asie de l'Europe ». Il ignore ce qu'était « ce chef du détroit ». Mais, dans une note, il remarque que Mordtman était d'opinion qu'il s'agit plutôt ici du Bosphore de Crimée, et Mordtman était dans le vrai: le protospaithaire Arcadios a été le stratège de Bosporos criméen (la forme même du nom, ΒΟΟΠΙΟΡΟΣ, est caractéristique pour cette ville, dans certaines listes des évêchés). A la réunion convoquée (juillet 1069) dans le μικρὸν σέκρετον du Patriarcat œcuménique prit part aussi Γρηγόριος Βοσπόρου²⁾. Un fonctionnaire du Déroit près Constantinople, comme nous assure R. P. Laurent, ne porte jamais en sigillographie le titre de τοῦ Βοσπόρου, mais celui de τοῦ Στενοῦ. Le Bosphore était, en effet, généralement connu sous le nom de τὸ Στενόν (le Déroit)³⁾. Si la date du sceau est juste, on a une fois de plus la preuve de l'inexistence des Khazares en Crimée vers la fin du X-e, ou le commencement du XI-e siècle. L'expédition de Mongos contre la Khazarie, en 1016, n'a pu avoir lieu, par conséquent, en Crimée; elle s'est dirigée dans la steppe de l'Est du Pont, au-delà de Matracha. Ce Sphengos, faussement identifié par le chroniqueur byzantin avec le « frère » de Vladimir, n'a pu être, selon l'avis de De Baumgarten, que Mstislav, fils de Vladimir⁴⁾.

¹⁾ *Mélange d'archéologie byzantine*, I-ère série, Paris, 1895, pp. 206—207. Le sceau est entré depuis en possession du Musée d'Athènes et a été republié par K. Konstantopoulos, *Βυζαντινά κολουβδόβυλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις ἐθνικοῦ νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes, 1917, p. 6, No. 15. En voici la légende, en transcription exacte: ΑΡΚΑΔΙ, — ΑΣΙΑΘ, S — ΣΤΡΑΤ, Γ, — ΒΟΟΠΙΟ — ~ Ρ ~. Ayant sur le droit le buste de la Théotokos l'inscription se complète comme suit: [Θεοτόκε βοήθει] Ἀρκαδί[ω] (πρωτο) σπαθ(αρίω) (και) στρατ(η)γ(ῶ) Βοσπόρ(ου). Le savant grec assigne au sceau la même date que Schumberger, mais il ne se préoccupe pas de déterminer le sens du nom Βοσπόρος.

²⁾ S. Kougeas, *Γράμμα τοῦ αὐτοκράτορος τοῦ Βυζαντίου Ῥωμανοῦ Διογένους. Εἰς μνήμην Σπυρ. Λάμπρου*, Athènes, 1935, p. 575.

³⁾ Cf. Heyd, *o. c.*, I, pp. 249—250.

⁴⁾ *O. c.*, p. 34, note 1.

Avec son aide, Byzance a soumis le pays des Khazares. *Georgios Tzolos*, archon de la région, tombé entre les mains des Byzantins, était certainement un chef local, l'un de ces *Tuduns* qui gouvernaient au nom du khagan et que nous trouvons en Crimée, au VIII-e siècle, et à Semender (aujourd'hui Tarchu) au X-e ¹⁾. Vers le commencement du XII-e siècle, l'empire prit possession de ce territoire, fait confirmé par le titre d'ἄρχων πάσης Χαζαρίας qui figure sur notre plomb.

Cette situation politique à l'Est du Pont nous est deux fois confirmée, quelque temps après, sous le règne de Manuel Comnène: la première fois, par le titre de χαζαρικός que porte l'empereur dans une de ses nouvelles; la seconde fois, par l'interdiction imposée aux Génois, par regard à la Matracha et à la Rosia, chose que nous avons définie auparavant.

Nous devons nous arrêter un peu sur le titre sus-mentionné, parce qu'il a fait l'objet d'une grande confusion jusqu'à présent.

BCU Cluj / Central University Library Cluj

Dans sa nouvelle d'avril 1166, Manuel se pare d'une série de titres qui ne s'étaient plus donnés depuis des siècles. L'édit, concernant une question dogmatique, se trouve parmi les actes du concile réuni à cette date à Constantinople et publiés par *Angelo Mai*, d'après un manuscrit du Vatican ²⁾. *Zachariae von Lingenthal* a publié le texte de l'édit, utilisé depuis par les chercheurs, d'après le manuscrit *Paris. reg. supplem. 131*, dans lequel le copiste a déformé justement le titre qui nous intéresse ³⁾. Une erreur s'est glissée aussi dans le texte de la collection de Mai, consultée par le savant allemand, qui ne s'en aperçut pas, de sorte que l'erreur s'est transmise aux autres et suscita une discussion inutile.

Les titres, d'après le texte de *Zachariae*, sont ceux-ci: « ἰσαυρικός, κιλικικός, [ἀρμενικός], δαλματικός, οὐγγρικός, βοσεντικός, χροβατικός, λαζικός, ἰβηρικός, βουλγαρικός, σερβικός, ζηκχικός, ἄζαρικὸς, γοτθικός ». Dans une note, l'auteur fait cette remarque: « Verba σερβ. ζηκχ. ἄζαρ.

¹⁾ *Marquart, o. c.*, p. 21.

²⁾ *Scriptorum veterum nova collectio e vaticanis codicibus edita*, t. IV, Romae, 1831, p. 75.

³⁾ *Jus graeco-romanum*, Pars III, Lipsiae, 1857, p. 45.

apud Maium desunt». Quant au terme d'ἀρμενικός, il déclare l'avoir introduit d'après le texte d'Angelomai. M. A. Vasiliev, voulant prouver que tous ces titres de l'empereur Manuel avaient une signification réelle, et correspondaient à la situation politique du temps de son règne (et il a raison, croyons-nous), prend le titre d'ἄζαριχός au sérieux et, pour l'expliquer, nous dit qu'il «indique la souveraineté de l'empire sur la région caucasienne d'Atzara (Azara, Adjara) qui, d'après le Porphyrogénète, était une région voisine de la Romania, c'est-à-dire de l'empire byzantin¹⁾. La chose nous a paru bien suspecte: la vallée d'Ατζαρά, mentionnée par le Porphyrogénète dans le chap. 64 de l'ouvrage souvent cité²⁾, nous semblait trop dénuée d'importance pour figurer parmi les titres sonores de l'empereur. Nous avons soupçonné dès le début que ce mot énigmatique devait être une déformation du véritable titre de χαζαριχός, et cela d'autant plus qu'il se trouvait au milieu de la série des titres caucasiens. En contrôlant les textes, nous avons constaté, en effet, la bévue du copiste.

Dans la collection des actes du concile publiée par A. Mai, l'édit de Manuel, imprimé à la page 75, ne mentionne, en effet, pas les titres soulignés par Zachariae (σερβικός, ζηχχικός, ἄζαριχός) qui figurent dans le texte du manuscrit parisien. C'est qu'ils ont été éliminés par mégarde du texte grec, car la traduction latine qui accompagne celui-ci en fait mention (servicus, zecchicus, chazaricus). Von Lingenenthal ne s'en est pas aperçu et il a transcrit les titres du manuscrit parisien, qui donne la forme ἄζαριχός au lieu de χαζαριχός. Mais l'édit de Manuel se répète encore, en résumé, à la page 88 de la publication de Mai, ce qui a échappé aussi à von Lingenenthal. Les titres de l'empereur sont donnés cette fois exactement, sans l'erreur de la page 75. Après le titre de ζηχχικός, nous lisons précisément χαζαριχός. Nous avons d'ailleurs trouvé, dans la collection des manuscrits filmés par R. P. Laurent, à l'Institut français d'études

¹⁾ *The Goths in the Crimea*, p. 144.

²⁾ *De aim. imperio*, p. 206.

byzantines, l'original du manuscrit de la Vaticane, renfermant les actes du synode de 1166, et nous avons pu constater que l'expression de *χαζαρικός* est vraiment la forme correcte du manuscrit.

Il est par conséquent hors de doute que *Μανουὲλ Κομνένος* portait aussi le titre de *χαζαρικός*, et ce titre confirme, lui aussi, la domination byzantine attestée par le sceau de Michel, *ἄρχων Ματράχων, Ζιχίας καὶ πάσης Χαζαρίας*. La formule *πάσης Χαζαρίας* est une indication suffisante de la domination sur tout le pays des Khazares, et non pas sur un territoire quelconque, comme aurait été la Crimée, autrefois khazare. L'application de ce titre de « chazaricus » à la Crimée est d'ailleurs exclue par le titre de « gothicus » qui figure dans la même nouvelle de l'empereur et qui désigne, sans aucun doute, la « Gothie », c'est-à-dire la Crimée elle-même. C'est dans le même sens qu'on peut invoquer le traité contemporain de Nil Doxapatres, d'après lequel la juridiction du patriarche de Constantinople s'étend *ἄχρι Χερσῶνος καὶ Χαζαρίας καὶ Γοθίας καὶ Χαλδίας* etc. Les métropolitains, ajoute le texte, y sont envoyés par le patriarche ¹⁾.

Le petit monument de plomb qui nous révèle un fait si important a tous les caractères sigillographiques de la fin du XI-e et du commencement du XII-e siècle. Il faut donc admettre qu'un chef militaire byzantin s'était installé dans ce territoire khazare, à l'Est du Pont, à l'époque des *Κομνένος*, et qu'il y resta durant cette glorieuse dynastie. On sait la grande influence que *Μανουὲλ Κομνένος* a exercé dans les contrées du Nord du Pont. Son intervention se fit souvent sentir en Russie, où il soutint longtemps *Γεώργιος* de *Σουζδάλια* contre *Ισλαβ II* de Kiev, soutenu par les Hongrois. L'empereur écrivit une fois aux princes de divers peuples d'Orient, pour les solidariser avec lui contre Frédéric I, et parmi ces princes il y avait celui de Coumanie ²⁾, dans les mêmes endroits septentrionaux du Pont.

La présence de l'empire dans ces régions du Nord du Caucase a pu être la conséquence de la conquête réalisée en

¹⁾ Éd. Parthey, p. 297.

²⁾ Voy. F. Dölger, *Regesten*, 2. Teil, München-Berlin, 1925, No. 1443 (p. 75).

1016 par Basile II. Sous ses successeurs ces mêmes régions ont été le théâtre de longues guerres poursuivies par les Byzantins.

II

Il y a des faits qui nous montrent que, sous la dynastie des Comnènes, Byzance a étendu aussi sa domination sur certaines régions de la Russie.

Le traité de 1166 entre Manuel Comnène et les Génois accorde à ceux-ci, on l'a vu, la liberté d'envoyer leurs vaisseaux de commerce dans tous les territoires de l'empire, à l'exception de Matracha et de «Rosia». Pour imposer cette interdiction au territoire compris sous la dénomination de «Rosia», ce territoire a dû faire partie de l'empire. L'expression de la clause du traité n'en laisse aucun doute: ἐν πάσαις ταῖς ὀπουδήποτε χώραις τῆς βασιλείας μου, dit le texte. Il s'agit donc d'un territoire appartenant à l'empire. Reste à déterminer ce qu'on doit entendre par cette dénomination de «Rosia», à l'époque dont nous nous occupons. Il ne peut s'agir, nous devons l'appuyer dès le début, que d'un territoire proche des frontières byzantines.

Heyd a donné une explication assez plausible à ce terme. Édriși, contemporain de Manuel, nous parle d'une ville *Rousia*, «dont les habitants sont en guerre continuelle avec ceux de Matracha et qui est située sur les bords d'un grand fleuve, provenant des monts Kokaïz»¹⁾. Il s'agit du Don, qui chez le même auteur apparaît comme «le fleuve de Russie»²⁾. Le géographe arabe place en conséquence la ville de «Rousia» à l'embouchure du Don, et c'est là aussi que les cartes du commencement du XV-e siècle marquent le nom de *Casal degli Rossi*, les restes d'un ancien établissement des Russes³⁾. Maîtres au commencement du haut fleuve, ils y ont bientôt organisé une navigation active, ce qui attira au fleuve, à l'époque d'Édriși, le nom de «fleuve de Russie». C'est ce territoire de l'embouchure du Don qui doit être

¹⁾ *Géographie*, trad. Jaubert, t. II, Paris, 1840, p. 400.

²⁾ *Ibid.*, p. 395.

³⁾ Heyd, *o. c.*, pp. 208—209.

compris, à l'avis de Heyd, sous la dénomination de «Rosia». En cherchant une explication à l'interdiction de l'empereur par regard à ce territoire, Heyd, qui ne pense certainement pas à une possession de l'empire, croit que la mesure tendait à écarter les Génois de Matracha et de Rosia, à cause de l'abondance du poisson que les Byzantins venaient chercher aux bouches du Don. M. A. Vasiliev reconnaît aussi le même territoire sous le nom de «Rosia»¹⁾.

Mais il y a encore un fait qui nous porte à croire que la domination byzantine a été, à cette époque, effective en Russie.

Schlumberger a décrit une fois, dans la «Revue numismatique», en le reproduisant ensuite dans sa *Sigillographie de l'empire byzantin*²⁾, le sceau d'une femme de la famille de Mouzalon, qui se donne le titre d'*archontissa de Rosia*. Sur le droit du sceau, on reconnaît deux figures qu'on ne peut plus déterminer, des deux côtés du Sauveur présenté dans un disque; sur le revers, on lit la légende: Κ(ύρι)ε β(οή)θ(ει) τῆ σῆ δούλῃ Θεοφανοῦ ἀρχοντίσῃ Ῥωσίας τῆ Μουζαλωνίσῃ (Seigneur, aide à ta serve, Théophano, archontissa de Rosia, Mouzalonisa). D'après tous les caractères que présente le plomb, Schlumberger le date du XI-e—XII-e siècle³⁾. Il voit en Théophano une fille de la famille byzantine des Mouzalon, mariée à un prince russe. Le sceau, par toute sa facture, est de fabrication byzantine.

Le savant russe N. P. Lichačev s'est occupé aussi de ce plomb, en essayant de déterminer la personne du prince russe, qui fut le mari de la byzantine⁴⁾. Il invoque des arguments en faveur du prince Oleg-Michel Sviatoslavici (né c. 1055)⁵⁾. Le plus fort de ses arguments c'est le synodikon de Liubeck, qui fait mention du «grand kneaz

¹⁾ O. c., p. 145.

²⁾ Pages 432—3.

³⁾ Le sceau de Nicéphore, patriarche d'Antioche, daté de 1089—1090, et dont la photo se trouve dans la collection du R. P. Laurent, présente une ressemblance parfaite avec celui de Théophano. La représentation iconographique est la même: deux figures, debout, séparées par Christ. Les caractères de l'inscription sont identiques sur les deux sceaux.

⁴⁾ *Material dlja istorii bizantijskoj i russkoj sfragistiki* (Trudi Muzeja Paleographii I). Leningrad, 1928, p. 136 sq.

⁵⁾ Cette opinion avait été exprimée avant lui par H. Loparev.

Michel de Černigov et de sa kneagina Theophania». Le sceau se rapporterait à Oleg comme prince de Tmutorokan. Mais cette identification est problématique; la simple coïncidence de noms ne prouve rien.

Nous croyons que le titre d'ἀρχόντισσα qui figure sur le sceau de Théophano ne désigne pas une «princesse» de Russie. Comme il ne s'agit pas d'une princesse de sang, l'indication de son patronyme à la fin de la légende nous paraît curieuse. La famille de Mouzalon, quoique rencontrée au XI-e et XII-e siècle, ne s'était pas encore élevée au rôle historique qu'elle jouera au XIII-e siècle. Outre cela, sur les sceaux appartenant aux femmes des fonctionnaires, le patronyme est d'habitude celui du mari. Si le terme d'*archon* est ordinairement employé par le protocole byzantin pour le prince de Russie, comme pour d'autres chefs barbares ¹⁾, il ne peut pas constituer ici un argument décisif, car il ne faut pas oublier qu'un ἄρχων était aussi chez les Byzantins le fonctionnaire qui se trouvait à la tête d'un service civil ou militaire. Dans la hiérarchie militaire de Byzance il désignait le chef d'un thème ou d'une ville et se trouvait être synonyme du terme de στρατηγός. La femme d'un tel ἄρχων était par conséquent une ἀρχόντισσα, de même que la femme d'un δούξ était appelée δούκισσα, celle d'un στρατηγός-στρατήγισσα, d'un κόμηης-κομήτισσα etc. Il y a donc quelques raisons de croire que l'expression ἀρχόντισσα Ῥωσίας de notre sceau indique tout simplement que *Théophano était la femme d'un Mouzalon, archon byzantin (chef militaire) de Russie.*

Le nombre des sceaux de femmes qui nous sont transmis est extrêmement rare. Dans les plus riches collections, c'est à peine si l'on en compte quelques uns. Néanmoins, nous trouvons un pendant très instructif à la légende de notre sceau. Konstantopoulos a publié un plomb détérioré dont la légende a été déchiffrée par lui seulement en partie ²⁾. Le R. P. Laurent, qui a pu voir l'original, a transcrit cette légende comme suit:

¹⁾ V. *De caerim.*, II, 48 (ed. Bonn).

²⁾ Βυζαντινὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις ἐθνικοῦ νομισματικοῦ Μουσείου, Athènes, 1917, Nr. 1042, p. 248.

Θε[ο]φανῶ [δ]ουκῆσ[α] Ὀψι(χίου).

Le parallélisme avec la légende de notre sceau est parfait. De même que la femme du duc d'Opsikion prend le titre de δούκισσα en ajoutant, pour plus de précision, le nom de la province dans laquelle son mari exerçait ses attributions de duc, Théoφανα pu prendre le titre d'ἀρχόντισσα d'après la fonction de son mari Μουζαλον, en indiquant aussi le nom de la région cù celui-ci commandait comme ἄρχων.

Μανουελ Κομνένε comptait, nous l'avons vu, entre les territoires de l'empire Matracha et Rosia; peu de temps avant son règne, l'empire avait établi dans ces endroits du Pont un archon de Matracha, de Zichia et de toute la Khazarie: il nous paraît donc naturel qu'il ait eu aussi, dans la même contrée et presque à la même époque, un ἄρχων Ῥωσίας dans la personne de Μουζαλον. Nous entendons, certes, par Ῥωσία le territoire des environs des bouches du Don que nous avons défini plus haut.

Notre conclusion qui, par sa nouveauté, peut faire sensation, est donc celle-ci: toute la région qui s'étend le long du Pont et de la mer d'Azov jusqu'à l'embouchure du Don (la Zichie, Matracha, la Khazarie et la Rosia) a été soumise à l'empire byzantin, à l'époque des Κομνένεσ.

Bucarest, 1941.

N. BĂNESCU
Membre de l'Académie Roumaine